

Oh good grief !

Maxime Catellier

Numéro 301, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69934ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Catellier, M. (2013). Oh good grief ! *Liberté*, (301), 44–45.

Oh good grief !

Du mauvais usage de la poésie
par ses institutions

MAXIME CATELLIER

JE VOUS PRÉVIENS : ce n'est pas avec ce texte que je vais me faire des amis. C'est que l'idée derrière ma tête est de vous entretenir d'une fatalité qui afflige la poésie québécoise depuis trop longtemps. Plus j'y pense, plus cela est évident. Qui sont les pires ennemis, les plus mauvais conseillers de notre poésie ? Qui lui donne si mauvaise presse ? Qui la cantonne dans son indécorable vacuité, dans son copinage crasse, dans sa médiocre mondanité ? Qui donc a tant à cœur que la poésie soit dégriffée au point de ne plus vouloir rien dire ? Le milieu de la poésie lui-même, bien sûr, avec ses sbires, ses sans-culottes, ses chapelles, ses prix, son esbroufe, ses poignées de mains moites et ses clowns patentés. Pires ennemis d'eux-mêmes, voilà ce que les poètes et les éditeurs sont en train de devenir. Ambassadeurs à plaquettes, enfonceurs de portes ouvertes, on n'aurait pas assez d'une vie pour épuiser les périphrases possibles pour décrire la situation.

« Ne me demande pas de dire du bien de quelqu'un de ma génération ! » me lança un jour Claude Beausoleil alors que nous étions attablés dans un restaurant de la rue des Canettes, à Paris, lors du Marché de la poésie. À mes côtés, Alexandre Faustino et Jean-François Poupart, et en face, chipotant dans mon entrée comme un itinérant, le grand William Cliff qui n'avait de grand que l'égo. La déclaration de Beausoleil avait quelque chose d'à la fois effrayant et effarant. Mon Dieu, depuis mon idéal adolescent d'une poésie appelée à changer la vie, étais-je atterri devant un tournoi de bowling senior dans le sous-sol mal éclairé d'une salle paroissiale de banlieue ? Pourquoi m'entêtais-je à parler à ces gens, pourquoi n'allais-je pas plutôt à la taverne prendre des nouvelles du monde ? Parce que si la poésie devient une job comme une autre, ça ne vaut vraiment plus la peine d'en faire. Comme le remarquait finement le regretté George Carlin : « *Oh, you*

hate your job? Why didn't you say so? There's a support group for that. It's called everybody, and they meet at the bar. »

À l'origine de cette réplique déconcertante de Beausoleil, on trouve l'attribution du prix Chasse-Spleen à Roger Des Roches et son lumineux *Dixhuitjuilletdeuxmillequatre* (Les Herbes rouges, 2008) par un comité spontané de poètes et d'éditeurs qui avaient décidé de récompenser par quelques bouteilles de vin un livre extraordinaire dont le circuit officiel des prix n'avait pas tenu compte. Il l'avait en travers de la gorge, Claude. Ce soir-là, il est même allé jusqu'à accuser les utilisateurs d'Internet, de Facebook, et les autres pirates modernes d'avoir comploté ce méfait afin de miner la crédibilité des institutions qui se chargent de récompenser *officiellement* notre sacro-sainte poésie. Eh bien, parlons-en, des prix.

Pour une deuxième année d'affilée, le prix Émile-Nelligan montrait en 2013 toutes les apparences d'un conflit d'intérêts éhonté. En 2012, le prix a été attribué à *Reliefs*, de Mahigan Lepage. Un livre de qualité, il va sans dire, publié par les bons soins du Noroît. Il se trouve que le Noroît fêtait cette année-là ses quarante ans, et que rien ne clôt mieux un jubilé que le couronnement d'un jeune poète prometteur. Et cette année, le prix a été remis à Mario Brassard pour *Le livre clairière*, sous l'égide d'un jury composé majoritairement de poètes rattachés à sa maison d'édition, Les Herbes rouges. Même avec toute la bonne foi du monde, ça sent mauvais. Et s'il y a quelque chose de pire qu'un conflit d'intérêts, c'est l'apparence d'un conflit d'intérêts.

Il semble qu'on refuse, à
Radio-Canada, de parler
sérieusement de poésie.

Il fallait bien que ça arrive. Après le « poète national » et le « poète de la cité », Radio-Canada a décidé de mettre la gomme et d'élire le sien en la personne de Jean-Paul Daoust. D'abord,

mettons les choses au clair : j'ai beaucoup de respect pour l'œuvre de Daoust, de même que pour cette série de textes radiophoniques parue récemment chez Poètes de Brousse : *Odes radiophoniques*. On y retrouve avec bonheur ce ton acerbe, tendre, baveux qui parcourt le meilleur de son œuvre. Il y avait longtemps que des textes de cette qualité n'avaient pas été lus à la radio d'État, si l'on excepte ceux que Dany Laferrière a rassemblés dans *L'art presque perdu de ne rien faire* (Boréal, 2011). Le malaise n'est pas là. Il est plutôt dans la manière dont Radio-Canada traite de littérature en général, et de poésie en particulier. Je ne demande pas la lune. Loin de moi l'idée d'allumer un jour la radio et d'entendre une émission de deux heures consacrée à Georges Henein. Ça se passait en juin 2007, alors que j'occupais un petit atelier du neuvième arrondissement de Paris. Et ça s'appelle France Culture. J'imagine que notre analphabétisme galopant nous interdit de rêver à ce genre de radio. Or, pourrait-on au moins demander qu'on nous parle de poésie,

au lieu de faire porter l'odieux de la chose à un poète qu'on recycle sur toutes les tribunes ?

Et on va même jusqu'à en faire la caricature, de ce poète officiel, durant l'inécoutable émission humoristique du samedi, *À la semaine prochaine*. Il semble qu'on refuse, à Radio-Canada, de parler sérieusement de poésie. Daoust a beau livrer ses *Odes* avec l'aplomb qu'on lui connaît, il demeure que le temps consacré à la littérature est presque inexistant. L'émission de Marie-Louise Arsenault, *Plus on est de fous, plus on lit!* se fait une spécialité de faire semblant de parler littérature en n'en parlant jamais. Alors la poésie, tu t'imagines, fillette! On cantonne Daoust dans son rôle de dandy, et le tour est joué. C'est ça qui écœure. Comme ça écœure de lire la notice biographique que l'*Anthologie de la poésie québécoise* de Nepveu et Maillhot consacre à Jean-Paul Daoust, le qualifiant «d'homosexuel flamboyant». Aurait-on idée de dire la même chose d'un poète hétérosexuel? Même si l'érotisme homosexuel est partie prenante de la poésie de Daoust, il est regrettable qu'on l'affuble de sa sexualité comme si c'était sa carte de visite.

Trêve de mesquineries. Parlons un peu de l'œuvre de Daoust. Une œuvre tout à fait unique qui mérite que l'on s'y attarde, ne serait-ce qu'à cette *Amérique* (xyz, 1999) dont il a dressé la bouleversante épitaphe dans un long poème synopé qui mitraille ses images comme un stroboscope dans la nuit: «ci-gisent pour l'instant tous les espoirs du monde». La structure de ce long poème, comme c'est souvent le cas chez Daoust, nous permet d'entendre sa voix, sa scansion, avec une clarté admirable. Ce sentiment que la prise de parole a précédé l'écriture est l'un des traits distinctifs de son art poétique. Peu de poètes peuvent se targuer de faire entendre si nettement leur voix à travers leur écriture. Chez Daoust, ce parti pris se fait parfois au détriment de la synthèse: il préfère l'accumulation à la concision. C'est sa manière de ne jamais se désincarner, un phénomène si fréquent chez certains de ses contemporains qu'on en arrive parfois à se demander s'ils n'ont pas oublié qu'ils ont un corps. Peut-être que la notion envahissante du «corps de l'écriture», héritée du structuralisme, a propagé une idée du texte poétique comme entité indépendante, sans auteur et sans voix. La poésie de Daoust en est le contre-exemple parfait.

Il atteint le sommet de son art dans *Les cendres bleues*, long poème qui lui a valu le Prix du Gouverneur général en 1990. Il y raconte son premier amour, alors qu'il était âgé de six ans et demi, avec un jeune homme de vingt ans. Au-delà de l'aspect provocateur de ce récit d'amour interdit, c'est surtout la notion de désir qui se trouve au cœur de cette plongée asphyxiante dans l'enfance du poète et qui parvient à faire de cette histoire terrifiante une tragédie sur la naissance du désir, passant d'une pulsion de vie à une pulsion de mort.

Alors ta langue de m'emplir
Mes oreilles de déborder
Quelles dimensions nous happaient
Nous n'étions pas nous

Noyés par quel sortilège
Dans le labyrinthe de mes os
Tu es toujours vivant
Malgré tes cendres
Une statue de marbre clair
Tes yeux de mendiants
Dans mes rues
Et la baie comme une chanson

Poème faisant se côtoyer l'insupportable et l'inacceptable, jouant sur le fil tendu d'un crime passionnel, *Les cendres bleues* est bien le seul et unique «poème policier» de notre littérature, une œuvre incomparable et inclassable qui n'a pas fini de troubler ses lecteurs, et dont une adaptation théâtrale mise en scène par Philippe Cyr sera présentée au Théâtre d'Aujourd'hui du 22 octobre au 9 novembre 2013.

C'est d'ailleurs par la voix d'un comédien que j'ai d'abord pris contact avec la poésie de Jean-Paul Daoust. C'était Pierre Lebeau qui lisait des extraits des *Lèvres ouvertes*, ce long poème anaphorique qui tente d'épuiser, épithète par épithète, les lèvres du monde entier, dont voici quelques exemples en vrac:

Les lèvres passionnées de Leonard Cohen
Les lèvres plurielles de Bob Dylan
Les lèvres sombres de Barbara
Les lèvres tranchées de saint Jean-Baptiste
Les lèvres voleuses de Prométhée
Les lèvres voyantes de la Pythie

Je me souviens d'avoir été touché par cette lecture poignante de Pierre Lebeau. La première version de ce texte avait été publiée par Lanctôt éditeur en 2001. Ce sont les Écrits des Forges qui ont édité la nouvelle version parue en 2012. Et quel gâchis! Les *Lèvres ouvertes* ont perdu tout leur pouvoir en se noyant dans un flot d'insignifances que n'importe quel éditeur digne de ce nom aurait dû parvenir à éviter. C'est le danger de donner préséance à l'accumulation, et dans le cas des *Lèvres ouvertes*, on assiste à la régionalisation d'un poème qui avait d'abord une résonance universelle. Daoust s'en défend en le qualifiant de «texte performance» qui peut être adapté selon l'endroit où il est lu. Soit. Il demeure que la version publiée est illisible. Et c'est sans compter l'atroce couverture sur laquelle il se referme. «Les lèvres cuisinières de Ricardo»? *Come on!*

Au moment où j'écris ces lignes, le Marché de la poésie de Montréal s'ouvre à la place Gerald-Godin. Même Nathalie Petrowski s'est fendue d'une note dans sa chronique pour nous rappeler l'importance de la poésie, dont elle se fout allègrement durant le reste de l'année. Finalement, le Marché de la poésie, c'est un peu comme la guignolée des médias. Une manière de se donner bonne conscience. Je terminerai sur cette exclamation si juste de mon ami Charlie Brown, cet immortel poète de l'enfance ratée: «*Oh good grief!*» 